

Mayte Aparisi Cabrera
le bruit de la nuit

INDEX

PARTIE I

LA GOUTTE D'EAU QUI FAIT DÉBORDER LE VASE	17
Buenos Aires, janvier 1983	
UN AN PLUS TARD	21
Été 1984	

PARTIE II

LE LIBANAIS QUI CHERCHAIT LA CROIX DU SUD	29
Beyrouth-Buenos Aires, 1880	
MÎTRE C.	34
Buenos Aires	
PERÓN	37
Argentine, 1946	
LES GORILLES DE PERÓN	41
Buenos Aires, 1955	
L'ÉTRANGE VOYAGE D'EVITA POST MORTEM	44
Buenos Aires-Bruxelles-Bonn-Rome-Milan	
LES FÊTES D'OSVALDO FRESEDO	47
Rue Floresta, en face du parc Avellaneda, 1957	
JORGE R.	52
Le sportif séduisant	
JORGE ET GRACIELA	53
Frère et sœur, malgré leur mère	
JORGE ET SUSANA	57
Buenos Aires, 1969	
LES ÉTÉS À PUNTA IGLESIAS	59
Mar del Plata	
NEUF MOIS	62
Buenos Aires, 1969	
UNE ESPAGNOLE ARRIVE À BUENOS AIRES	64
Septembre 1971	
UNE FAMILLE	66
Buenos Aires, 1972	
LES MAISONS DU GRAND-PÈRE TEODOMIRO	71
Las Heras, province de Buenos Aires, 1974	

EVITA POST MORTEM RENTRE À LA MAISON	77
17 novembre 1974	
L'HOMME À LA MOUSTACHE NOIRE	79
Buenos Aires, 24 mars 1976	
LES JEUDIS DE SUSANA	82
Buenos Aires	
CLAUDIO	84
La Plata, capitale de la province de Buenos Aires, 1976	
NONNE ESPERANZA	88
Tucumán, 1976	
TIGRE, DELTA DU PARANÁ	92
Buenos Aires, 1976	
LA CHASSE AUX ÉTUDIANTS	98
Buenos Aires, septembre 1976	
DE SAN MIGUEL À CONCEPCIÓN	103
1976	
UNE EXCURSION DIFFÉRENTE	105
Buenos Aires, 1976	
LA «PATOTA»	112
Extrait fidèle des archives de la CONADEP	
AU COIN DE LA RUE	113
Rue Yatay, Buenos Aires, 1977	
DE CONCEPCIÓN À BUENOS AIRES	118
Argentina, 1978	
LE BÛCHER DE NERUDA ET VARGAS LLOSA	121
Buenos Aires, un après-midi d'octobre 1978	
ENLÈVEMENT À TEMPERLEY	127
Extrait fidèle des archives de la CONADEP	
Province de Buenos Aires, 1976	
ENLÈVEMENT DANS LA MAISON DES BARROCA	128
Extrait fidèle des archives de la CONADEP	
Un vendredi en 1977	
DES VIES SAUVÉES	129
Buenos Aires, 1978	
LE BRUIT DE LA NUIT	133
Buenos Aires, 1978	
«¡¡ARGENTINA... AQUÍ EL MUNDIAL!!»	139
Buenos Aires, mai-juin 1978	
L'OLYMPE N'EST PAS POUR LES DIEUX	148
Buenos Aires, 1978	
L'ENLÈVEMENT DU DOCTEUR LIWSKY	149
Extrait fidèle des archives de la CONADEP	
Quartier de Flores, Buenos Aires, 1978	
AUJOURD'HUI, SORRENTINOS POUR LE DÉJEUNER	151
Buenos Aires, un dimanche matin en 1978	
VIVRE DANS LES NUAGES	156
Buenos Aires, 1978	
ENLÈVEMENT DE ORLANDO LUIS STIRNEMANN	160
Extrait fidèle des archives de la CONADEP	
Río Gallegos	

C'EST L'ÉTÉ, NOUS PARTONS À MAR DEL PLATA Février, 1979	161
DANS LE GRAND BUENOS AIRES 1980	167
DEMAIN, NOUS IRONS AU CAMPO DE JORGITO Lincoln, province de Buenos Aires, 1980	170
LA PÂTISSERIE LAS VIOLETAS Buenos Aires, 1980	175
PSYCHÉDÉLISME DANS LE CABINET DE CONSULTATION Buenos Aires, un après-midi d'automne 1981	182
ON DIRAIT QUE RIEN NE CHANGE Buenos Aires, un matin d'automne 1981	185
MALOUINES DE JOUR, MALOUINES DE NUIT... Buenos Aires, mars-juin 1982	190
MARTA A DIX ANS Buenos Aires, juillet 1982	197
L'INTERPRÉTATION DES RÊVES Buenos Aires, 1982	200
DANS LE PARANÁ... EN ATTENDANT LES COSENTINO Delta du Paraná, novembre 1982	203
ET PENDANT CE TEMPS... Un jeudi la nuit, Buenos Aires, 1982	206
LA MAISON DE GABRIEL ET ALICIA SUR ÉCOUTE Pilar, province de Buenos Aires, janvier 1983	208

PARTIE III

JORGE ET SUSANA VOTENT POUR LA PREMIÈRE FOIS Buenos Aires, dimanche, 30 octobre 1983	215
LE SORT EN EST JETÉ Buenos Aires, décembre 1984	218
SIX MOIS D'ADIEU Buenos Aires, janvier-juin 1985	221

PARTIE IV

LES ODEURS DE MADRID Madrid, juin 1985	230
LES CHAUVES-SOURIS... QUELLE HORREUR ! Valence, juillet 1985	233
CHÈRE MARIANA... Valence, après-midi du 15 juillet 1985	237
LE COURS COMMENCE Valence, septembre-décembre 1985	240
UNE NOUVELLE ÉCOLE, DE NOUVEAUX CAMARADES Valence, 1985	247

DES PETITES TACHES ROUGES	250
Valence, octobre 1985	
ET NOUS AVONS BRÛLÉ VARGAS LLOSA !	251
Valence, 1985	
PRISON À PERPÉTUITÉ	255
Buenos Aires, 1985	
LES NOËLS ARGENTINS	258
De Valence à Buenos Aires, décembre 1985	
UNE FAMILLE RÉUNIE	260
Valence, janvier 1986	
UN FILM	263
Premier hiver valencien, 1986	
UN LIVRE	268
Valence, printemps 1986	
MITRE ET TANTE EDELMIRA ARRIVENT À VALENCE	271
Valence, 1986	
LE MANTEAU EN LÉOPARD	277
Morella, 1986	
UN SAMEDI MATIN TOUT EN TRANQUILLITÉ...	280
Valence	
ÉPILOGUE	285
BIBLIOGRAPHIE	288

PARTIE I

LA GOUTTE D'EAU QUI FAIT DÉBORDER LE VASE

Buenos Aires, janvier 1983

La famille arriva enfin à Buenos Aires cette nuit-là. Chez elle. Ils sortirent de la voiture la peur au ventre et épuisés. Ils étaient silencieux depuis une bonne demi-heure. Ils prirent leurs valises et, le moral au plus bas, marchèrent jusqu'à la maison. Il était minuit passé ; il faisait plus frais que d'habitude pour la saison. La pluie, courante les étés dans la pampa, était tombée quelques heures plus tôt et avait rafraîchi l'atmosphère, qui dégageait maintenant une odeur de terre humide.

Sans quitter sa famille du regard, Jorge s'assura que la voiture était bien fermée et vérifia qu'ils n'avaient rien oublié à l'intérieur. Les dernières gouttes de pluie, qui ruisselaient encore sur les vitres et le pare-brise, accélèrent leur chute quand il ferma le coffre. On distinguait des nuages sombres dans le ciel.

« On dirait qu'il va pleuvoir de nouveau », pensa-t-il en regardant prudemment au loin et autour de lui, à travers le silence perturbant de la rue.

Il en était là de ses réflexions quand ses grands yeux sombres aperçurent la Croix du Sud, la petite constellation, symbole du firmament. Tout s'était passé en quelques fractions de seconde... Le Buenos Aires décrit par Cortázar dans le poème « La Mufa » se dressait là, devant lui :

« Tu vois la Croix du Sud / tu respires l'été avec son odeur de pêche / et tu te promènes la nuit, toi mon petit fantôme silencieux / à travers Buenos Aires / Buenos Aires toujours le même ».

Quand Jorge rentra chez lui, il régnait le même silence que dans les rues. Tante Edel dormait paisiblement. Au moment où Susana appuya sur l'interrupteur, on entendit un bruit sec comme un coup de feu. Il y eut une détonation puis l'obscurité. L'ampoule avait éclaté et s'était brisée en mille morceaux, effrayant tout le monde. C'était la deuxième frayeur de la soirée.

« Ça doit être encore une surtension », pensa Susana en calmant ses filles avec le peu de force qu'il lui restait. Elle se souvint qu'ils avaient eu des problèmes avec l'installation électrique dernièrement. « De la surtension ! », pensa-t-elle en laissant échapper un sourire amer qui passa inaperçu ; « Et comment n'y en aurait-il pas, de la surtension ? Si c'est tout ce qu'il y a dans ce pays ».

Dans l'intimité de la chambre, une fois seule avec son mari, Susana explosa elle aussi, comme l'ampoule. Mais à sa manière, très discrètement :

— Je n'en peux plus, Jorge ! J'en ai vraiment assez ! dit-elle à voix basse. Elle était en train de se sécher les cheveux avec une serviette et le vieux collier qu'elle portait presque tout le temps depuis le jour où sa grand-mère Marian le lui avait offert.

— Calme-toi, lui répondit-il en retirant aussi ses vêtements mouillés.

— Mais je n'en peux plus, Jorge ! Je ne supporte plus toutes ces humiliations sans raison ! Tu comprends ? J'en ai assez ! Ils nous ont fouillés sous la pluie, ils ont pointé leurs torches sur le visage de nos filles, ils ont passé le coffre au peigne fin... Mais ils se prennent pour qui au juste ? Parfois, il m'arrive de penser qu'ils pourraient nous tuer s'ils le voulaient, juste comme ça, dit-elle en préparant une douche bien chaude. Elle avait besoin de se calmer. Et de pleurer aussi. Jorge la laissa un instant et alla voir ses filles pour leur dire bonne nuit :

— Tout va bien, les filles ?

— Cette fois, le policier nous a fait vraiment peur, dit Marta. Pourquoi ils vous ont fait sortir de la voiture sous la pluie ? Et pourquoi ils ont éteint les lumières ? Il faisait nuit. On n'entendait que le policier qui criait et pointait son arme sur vous.

— Qu'est-ce qu'ils cherchaient dans ta veste, papa ? demanda Maria, la fille aînée.

— En vérité, je pense qu'ils ne cherchaient rien en particulier, expliqua Jorge en essayant de rassurer ses deux filles pour qu'elles puissent dormir. La routine, j'imagine... Mais c'est fini maintenant, ne vous inquiétez plus.

L'arrivée à la maison ce dimanche-là avait été aussi mouvementée que les fois précédentes, mais leurs nerfs étaient plus à

vif. Ils venaient de passer tous les quatre un week-end dans la maison de campagne de leurs amis Gabriel et Alicia. Les contrôles étaient de plus en plus fréquents sur la Panaméricaine, Gabriel les avait avertis, mais on ne pensait jamais que ça allait tomber sur soi. Et c'était une erreur, une fois de plus. Ils avaient déjà eu leur lot de frayeurs sur cette route mais là, leur patience avait vraiment atteint ses limites.

Cette nuit, deux policiers armés jusqu'aux dents avaient arrêté leur voiture au hasard, alors qu'il pleuvait, et beaucoup. Les parents de Marta et Maria savaient qu'un simple contrôle de routine pouvait s'avérer très dangereux, car en 1983, tout mouvement suspect aux yeux de la police était suffisant pour qu'elle ouvre le feu.

— Tu sais ce que je pense ? commenta Susana, installée dans son lit après une douche réconfortante. Je pense qu'il n'y a que des problèmes ici. Avec l'économie qui ne repart pas, ton entreprise qui ne redémarre pas, l'armée, ce qui est arrivé à nos amis, à leurs enfants... L'Argentine m'étouffe, Jorge.

Jorge, en plus de la douche, avait besoin d'un peu de musique pour se calmer. Et c'est accompagné de la mélodie douce d'Henri Salvador qu'il s'allongea à côté de Susana, prit une profonde inspiration, et continua d'écouter sa femme. Susana poursuivit :

— Tu imagines si on vivait en Europe ? La mélodie de « Dans mon île », les arômes de lavande se répandant en gouttelettes de vapeur dans la pièce, et les mots de Susana, donnèrent à ce moment un caractère unique.

Elle portait une chemise de nuit en coton translucide, d'un blanc immaculé, qui lui arrivait aux chevilles, un des nombreux cadeaux qu'il lui avait rapportés de ses voyages d'affaires. Elle parlait en brossant ses longs cheveux blond platine. Et alors que Jorge écoutait les mots qui sortaient de la bouche de sa femme, Susana prononça soudain une phrase sur un ton différent et beaucoup plus ferme :

— Pourquoi ne pas écouter Garo et aller vivre en Espagne ? Ces quelques mots résonnèrent fortement dans la tête de Jorge, et il ne parvint pas à s'en défaire même avec l'aide de la musique d'Henri Salvador. Ils ne le quittèrent pas jusqu'à son sommeil.

Paradoxalement, le couple dort bien mieux que prévu. Cette nuit-là, après un week-end agréable et un voyage de retour inopportun, ils avaient commencé à prendre une décision capitale pour la famille.

UN AN PLUS TARD

Été 1984

Un samedi matin, un an après cette nuit mouvementée, à l'heure du déjeuner et au détour de la conversation, Marta, la fille cadette du couple, imitant les sujets de conversation à la mode chez les habitants de Buenos Aires, demanda à table :

— Maman, quel est le cours du dollar aujourd'hui ?

Aujourd'hui même, poursuivait sa mère contrariée, j'ai dû demander au mari de mon infirmière de me prêter sa camionnette pour que je puisse aller au supermarché faire des courses avant l'après-midi. On ne peut pas continuer à vivre comme ça, en pensant que la nourriture sera plus chère l'après-midi que le matin.

Jorge acquiesça. Il savait ce que Susana essayait de lui dire. Aux difficultés du quotidien occasionnées par le prix élevé de tous les produits s'ajoutaient la peur et l'insécurité qui s'étaient installées en eux plusieurs années auparavant, sous la dictature de Videla. Et qui continuaient. Tant de malheurs, tant de disparus - comme le fils de l'associé de Jorge, présumé mort - et puis il y avait ce qui était arrivé à leurs amis et à tant de connaissances...

Avec l'arrivée de la démocratie si attendue dans le pays, grâce à la présidence d'Alfonsín, les Argentins commencèrent réellement à prendre conscience des véritables horreurs qu'ils avaient vécues. Une réalité sanglante qui venait s'ajouter à la grande instabilité économique et à la récession majeure qu'ils subissaient.

Les réductions de salaire dans les familles étaient la norme, et ce dans le meilleur des cas, il y avait aussi l'inflation et le chômage ; avec Jorge sans emploi ni perspectives, Susana pensait qu'un dépaysement pourrait aider son mari à remonter la pente.

Depuis qu'ils avaient évoqué l'idée, un an plus tôt, de partir vivre en Espagne, ils en avaient parlé en long et en large et avaient pris une décision ferme. Il ne restait plus qu'à trouver le

moment de la communiquer au reste de la famille. Et ce moment, qui semblait ne jamais devoir arriver, se présenta soudainement sans prévenir. Comme presque tout ce qui est important dans la vie.

Jorge et Susana se regardèrent profondément. Il y eut un silence gênant à table, que même les jeunes filles remarquèrent, mais pas tante Edelmira, qui fixait son assiette et se concentrait sur sa fourchette, essayant de bien enrouler ses nouilles à la sauce tomate et à la viande hachée avant de les mettre dans sa bouche, une tâche qui, à soixante-dix ans et quelques années, devenait de plus en plus difficile pour elle.

Susana était déterminée, et Jorge, d'un regard, acquiesça. C'est comme cela que tout commença et que leur vie changea. Susana dit à ses filles :

— Les enfants, que diriez-vous d'aller vivre en Espagne, à Valence ? Papa a déjà vendu son entreprise. Le pays va mal et vous vous souvenez de ce que nous a dit Garo, qu'il n'y a pas assez de dentistes en Espagne...

Elle avait enfin réussi à prononcer ces quelques phrases. Ses yeux, devenus rouges et brillants, trahissaient son degré de nervosité. Susana était dentiste, et Garo était son prothésiste depuis qu'elle avait commencé à travailler à Buenos Aires. Il y a quelques années, Garo avait décidé de partir travailler en Espagne, mais il gardait un contact téléphonique régulier avec la famille.

En entendant cela, les deux sœurs, terrifiées, se regardèrent et demandèrent presque à l'unisson :

— En Espagne ? Pourquoi ?

— Parce que c'est un pays plein d'opportunités. Parce qu'on n'y restera que cinq ans. Ensuite on rentrera. Et parce que la situation en Argentine est trop instable et incertaine, répondit rapidement Jorge.

Tante Edelmira, qui apprenait la nouvelle en même temps que les filles, en état de choc, n'eut la force que de prononcer trois phrases :

— Moi, je n'y vais pas ! Pourquoi devrais-je y aller ? Je ne quitterai pas mon pays !... dit-elle, en commençant à couper, avec son couteau, les longues nouilles en petits morceaux, étouffant son chagrin et sa colère à chaque geste.

Il y eut à nouveau un silence gênant. Tout le monde se regardait, et bien que personne ne laissât transparaître ce qu'il ressentait vraiment, chacun attendait de voir qui pleurerait en premier. Tante Edel continuait à émietter ses nouilles sans en prendre une seule bouchée, la tête baissée, les yeux fixés sur sa nourriture.

Marta, qui avait douze ans, observait attentivement la scène. Elle remarqua que tout le monde avait les yeux humides, mais elle était surtout inquiète pour sa tante Edel, sa chère tante Edel, avec qui elle avait une relation très spéciale. Elle observait du coin de l'œil sa tante, qui était assise à sa gauche. Furtivement, elle analysa son profil anguleux et son nez fin. Et même si elle essayait, elle aussi, de digérer ce qu'elle venait d'entendre, à ce moment-là, elle ne pensait qu'à l'âge avancé de sa tante et à la façon dont elle allait assimiler cette nouvelle perturbante. Marta souffrait pour elle.

Le visage de tante Edel était plus pâle que jamais. Ses cheveux noirs et courts semblaient plus courts et plus noirs que jamais. C'était comme si la minceur de tante Edel l'avait rendue transparente, comme si elle se consumait à chaque instant.

« Tante Edel a l'air absente », pensa Marta.

Peut-être était-ce là l'intention de sa tante, ne pas prendre part à cette conversation douloureuse, à ce repas amer qui représentait pour elle la fin du monde, la fin de son monde.

« Je ne sais pas si elle va supporter Buenos Aires sans nous », pensa Marta. Sa tante avait été et était toujours un pilier important pour sa famille. En fait, sa famille ne pouvait pas se concevoir sans elle, car, au fil des années, bien que tante Edelmira ait toujours semblé jouer un rôle secondaire, un malheur familial finissait par arriver et la plaçait au premier plan.

Marta fut soudain frappée par la maigreur et l'âge de sa tante, et sans savoir vraiment pourquoi, Edelmira lui rappela le personnage du livre qu'elle venait de lire. À cet instant, elle vit en elle Ursula Iguarán, la vieille femme stoïque de Cent Ans de Solitude. Deux femmes liées au destin de leurs familles, témoins de tout, souffrant toujours pour les autres et pour finir si seules...

La vie de tante Edel avait en fait été la vie des autres, car elle n'avait jamais eu de vie à elle. Lorsqu'elle était adolescente, sa mère mourut subitement, une Italienne originaire du Piémont

qui immigra à Buenos Aires et qui s'appelait Ana Beilys. Edel était l'aînée de six frères et sœurs ; sa sœur cadette, Sara, était la mère de Susana.

À l'époque, Sara n'avait que huit ans, alors Edel, en plus de s'occuper de son père, fut une mère de substitution pour ses frères et sœurs, et par-dessus tout, s'occupa de la petite Sara. Ce fut sa première mission.

On ne lui connaissait aucune relation avec un homme ou une femme. Malgré cela, à soixante-dix ans, elle aimait à se montrer coquette. Elle prenait grand soin de ses vêtements, de ses robes, et portait toujours des colliers de perles et des boucles d'oreilles, avec des bracelets d'où pendaient mille reliques, et elle avait les doigts pleins de bagues ornées de petits rubis, d'aigues-marines et d'autres pierres précieuses.

Marta continuait d'observer sa tante. Soudain, une larme compacte, une seule larme, tombée du haut de son visage buriné, confirma les craintes de la nièce. Tante Edel souffrait. Même si la vieille femme essayait de garder son calme et de se montrer telle qu'elle était, sobre, froide et distante, cette larme reflétait ce qu'elle ressentait vraiment et ce que cachait son apparente froideur. Tante Edelmira était une personne pleine d'amour, mais elle aimait garder ses sentiments au plus profond d'elle-même sans qu'on les remarque.

Quelques minutes inconfortables s'étaient écoulées depuis que tante Edel avait dit qu'elle ne quitterait pas l'Argentine, des minutes qui parurent à tout le monde une éternité, et puis la curiosité des filles reprit le dessus, ce qui soulagea Jorge et Susana. Tante Edel, en revanche, était toujours absente.

— Et c'est comment Valence ? demandèrent les sœurs soudainement et à l'unisson, comme si elles s'étaient mises d'accord.

— C'est au bord de la mer ; il y a beaucoup d'oranges, et il y a aussi de la neige dans les environs, on pourra donc faire du ski. Ce sera comme aller vivre à Mar del Plata, répondit rapidement Susana.

Mar del Plata avait été leur premier lieu de vacances, ensuite ils étaient allés à Pinamar et Punta del Este en Uruguay. Et les souvenirs qu'ils gardaient de Mar del Plata étaient agréables : l'été, la chaleur, les bains, les glaces, les amis, les promenades,

les croissants dans le petit four de Sao, la chasse aux lucioles, la pêche aux coques et aux palourdes pour les manger ensuite dans la maison sur la plage... Susana avait bien soupesé l'effet qu'allait produire sa réponse.

Petites, elles aimaient beaucoup Mar del Plata, mais y vivre toute l'année, pas tant que ça. Les deux sœurs savaient parfaitement quel type de ville les fascinait : Buenos Aires, leur ville, une capitale grande et vivante.

— Et pourquoi on ne va pas vivre à Barcelone ?

— Parce qu'ils parlent catalan là-bas, et pas nous, répondit Susana.

— Et pourquoi on ne va pas à Madrid ?

— Parce qu'à Madrid, il y a déjà beaucoup de dentistes. Nous allons à Valence, qui est la troisième ville d'Espagne. Il y a des universités et nous avons aussi des amis là-bas. En plus, vous ne vous souvenez pas des beaux cadeaux que nous vous avons rapportés de Valence pendant notre voyage en Europe ? Vous étiez très jeunes à l'époque.

Susana essayait d'adoucir la conversation et de la réorienter vers des sujets positifs et attendrissants devant des filles de douze et treize ans, pleines de craintes et de questions.

— Oui, bien sûr, on se souvient très bien de ce voyage ! Vous nous aviez laissées seules pendant un mois, dit l'une d'elles, en colère.

— C'était presque un mois et demi, et vous n'étiez pas seules, vous étiez avec vos grands-parents et tante Edel, précisa rapidement Susana.

Ce premier voyage en Europe comptait beaucoup pour le couple, car il eut lieu après les problèmes de santé de Jorge, une dure étape de maladies. Cette escapade fut comme une récompense autorisée par le cardiologue et organisée par la Banque de la Province de Buenos Aires, où travaillait Horacio, le frère de Susana.

Le voyage commença à Madrid, et après un itinéraire complet incluant de nombreuses villes européennes, le couple repassa par l'Espagne. Jorge et Susana visitèrent Barcelone, Peñíscola, Valence, Alicante, Séville, Grenade, Cordoue, Málaga et Cadix. À Valence, ils découvrirent le Salon du jouet qui avait lieu pendant leur séjour et qui retint leur attention. Ils y achetèrent des

poupées et d'autres jouets pour les filles.

— Vous m'aviez apporté une poupée habillée en mariée et la poupée qui marchait, dit Marta.

— Et vous ne vous souvenez pas du bébé à qui vous donniez à manger et qui faisait caca après et salissait tout ? Quoi ! Vous ne vous en souvenez plus ? ajouta Susana, en gesticulant.

Ces anecdotes d'enfance presque oubliées les firent tous rire.

Ils soupirèrent profondément et se décidèrent à manger les nouilles froides. Seule Tante Edelmira n'y toucha pas. La tête baissée, elle tripotait les breloques de son bracelet, de petits médaillons et bijoux qui y étaient accrochés. L'un après l'autre, elle les frottait et les polissait. Mais elle caressait certains médaillons avec plus d'intensité - ceux qu'elle avait portés pour les naissances de Susana, Maria et Marta. Et puis il y avait son médaillon préféré, l'image de la Vierge, Notre-Dame de Luján, la sainte patronne de l'Argentine. Susana observait sa tante et se prépara mentalement à lui parler seul à seul plus tard.

Quand elles finirent leur repas, les filles demandèrent la permission de sortir de table. Elles se précipitèrent sur le téléphone pour appeler leurs amies et leur dire qu'elles allaient vivre en Espagne, mais bien sûr, personne ne les crut. Quelques heures après le choc initial, les sœurs réapparurent dans le salon, et s'installant dans leurs fauteuils préférés avec la posture la plus originale, chacune lança à l'autre ce qui lui venait à l'esprit :

— Ce sera comment Valence, Marta ?

— Et qu'est-ce que vont devenir nos amis ?

— Et nos grands-parents ? Et grand-père Mitre ? On ne les verra plus ? — On reviendra bientôt ?

— Et comment on va s'habiller et parler ?

— Maria, en ce moment, c'est l'hiver ou l'été là-bas ?

Leurs rares références à l'Espagne avaient des noms propres :

José Sacristán, Imanol Arias, Julio Iglesias, le roi Juan Carlos I et Felipe González. Elles cherchèrent donc un atlas pour placer la ville de Valence sur la carte.

— On va aller à quelle école ? dit l'une d'elles.

— Et tu crois qu'on va bien s'entendre avec quelqu'un de là-bas ? ajouta l'autre.

Soudain, elles se rappelèrent toutes les deux à quel point

elles étaient heureuses en Argentine, avec leurs amis, avec leurs grands-parents, avec leur famille, avec leur vie ! Marta était assaillie par les souvenirs de son enfance, les bons moments qu'elle avait passés dans les maisons de ses grands-parents, dans les villas des amis de ses parents. Elle se souvint des petites maisons en bois que son grand-père Mitre fabriquait pour leurs poupées, avec leurs tables et leurs chaises...

PARTIE II

LE LIBANAIS QUI CHERCHAIT LA CROIX DU SUD

Beyrouth-Buenos Aires, 1880

Vers 1880, un couple de Libanais arriva à Buenos Aires. C'était un couple de plus, parmi le près d'un million d'Européens qui débarquèrent en Argentine entre 1850 et cette année-là. Il y avait de vastes étendues de terre dans ce pays mais très peu de personnes pour les exploiter. À cette époque, la population ne dépassait pas les deux millions d'Argentins dans tout le pays, et l'immigration était donc devenue une affaire d'État. La Constitution de 1853 fut rédigée avec la devise « Gouverner, c'est peupler ».

Dès la fin du XIXe siècle, on accorda toutes sortes d'avantages aux Européens pour les inciter à traverser l'océan et à venir s'installer en Argentine. Il y eut même des années où le gouvernement argentin paya les billets de bateau. Les Européens n'étaient pas les seuls à aller en Argentine ; l'immigration arabe aussi était importante, principalement depuis la Syrie, le Liban et la Palestine.

Gabriel et Marian, les arrière-grands-parents de Maria et Marta, faisaient partie de ces nombreux Libanais qui partirent pour l'Argentine à la recherche d'un avenir, car dans leur pays, les Libanais catholiques qu'ils étaient persécutés par l'Empire turc. À l'époque, les Druzes, encouragés par les Turcs, pourchassaient et tuaient les Libanais catholiques.

Après mûre réflexion, le couple de jeunes mariés - suivant l'exemple d'autres Libanais ayant déjà fui — décida de partir pour l'Amérique. C'était une décision grave et très importante, car les lois de l'Empire ottoman, celles qui étaient en vigueur au Liban, interdisaient l'émigration et, par conséquent, toute personne qui s'absentait de son pays pendant une longue période ne pouvait plus rentrer.

Malgré cela, bravant l'interdiction, le jeune couple embarqua à Beyrouth et, après une escale à Marseille, mit le cap sur le

Nouveau Monde. Ils choisirent l'Argentine en raison des bonnes nouvelles qui leur parvenaient d'outre-Atlantique, et il était clair pour tous les deux, dès le premier instant, qu'ils s'installeraient à Buenos Aires. C'était une ville côtière et portuaire comme Beyrouth, qui commençait à être connue dans le monde entier pour son climat agréable, sa croissance économique rapide et sa richesse. Tout le contraire du Liban de ces années-là.

Le pays de Gabriel et de Marian — l'ancienne Phénicie, mère de l'alphabet, du commerce et de la navigation, et aussi l'un des peuples les plus anciens et les plus éclectiques de la planète — connaissait des temps difficiles. Le couple prit donc ses économies et ses traditions, prétextant d'un simple voyage touristique — ce qui était autorisé par l'Empire ottoman —, et traversa l'océan.

Quand le navire s'approcha des côtes, quelqu'un sur le pont montra du doigt quatre étoiles qui brillaient au loin, dessinant une petite croix magnifique dans le ciel. C'était la Croix du Sud. Et cette croix donna au couple la paix dont il avait besoin, car pour défendre leur croix, Marian et Gabriel avaient dû abandonner leur terre. Il était de bon augure, maintenant, qu'une autre croix les accueille. Ils voyaient cela comme un très bon présage, et restèrent un moment de plus sur le pont pour contempler la constellation ; ils étaient là, immobiles, à regarder l'horizon et à respirer l'odeur de la mer tandis que la force du vent battait leur visage et faisait tourbillonner leurs cheveux.

Le soleil ne s'était pas encore levé. Marian, voyant que Gabriel se perdait dans ses pensées, fit quelques pas en arrière et le laissa seul. Elle chercha sur le pont un endroit à l'abri du vent. Ce furent les seules minutes du voyage où elle osa se séparer de son mari sans son consentement. Marian sentait que le moment qu'elle attendait depuis si longtemps était arrivé. Et elle prit dans ses mains un vieux pendentif.

Quand elle était petite, sa grand-mère âgée, qui vivait dans la ville de Byblos, lui avait offert un pendentif très ancien de la taille d'une grosse pièce de monnaie de l'époque. Elle lui avait expliqué qu'il appartenait à sa famille depuis des temps immémoriaux, et qu'il s'agissait en fait du cadeau de mariage offert par les parents du marié à l'une des femmes de sa famille.

Le pendentif se composait de deux morceaux de verre concaves et translucides qui faisaient office de coffre. Sur la surface de chacun d'eux était gravée une décoration en zigzag et plusieurs couleurs. L'un des morceaux était légèrement plus grand, de sorte que le plus petit s'emboîtait parfaitement dans l'autre. Chacun était surmonté d'une sorte d'anneau en bois de cèdre incrusté d'argent. Le morceau supérieur, qui permettait le passage de la cordelette pour le suspendre, servait également à sceller les deux sphères de verre, comme une pince. Ce qui était dans le pendentif était donc bien gardé.

Quand Marian reçut ce cadeau, elle remarqua qu'il y avait quelque chose à l'intérieur, et quand elle avait voulu savoir de quoi il s'agissait, sa grand-mère — une catholique maronite — l'avait retenue de sa main, et lui avait dit en arabe :

— Marian, tu sauras quand il sera temps de l'ouvrir ! Tu seras la seule à le savoir et alors tu comprendras ! ...

Marian, obéissante et respectueuse, la remercia pour le cadeau, le mit autour de son cou et ne dit plus rien. Elle le garda toujours sur elle. Et cette nuit-là, sur le bateau et devant l'Argentine, elle sut que ce moment spécial dont sa grand-mère lui avait parlé était arrivé. Elle avait peur et aurait aimé avoir sa grand-mère à ses côtés. Très prudemment, elle retira le collier et l'ouvrit ...

Elle vit un minuscule rouleau qui ressemblait à un papyrus, et retenant son souffle, elle se risqua à le sortir du pendentif. On aurait dit du parchemin, mais au toucher, il lui sembla que c'était du cuir. Elle le déplia soigneusement et quelques inscriptions courtes à l'encre pourpre apparurent. Marian n'avait plus peur, elle était maintenant exaltée et émue. C'était comme si sa grand-mère bien-aimée était ici avec elle, pour l'accompagner dans ce voyage difficile qui l'éloignerait — peut-être pour toujours — des siens, de ses racines, de ses origines, de son histoire. Marian pleura.

Elle sécha ses larmes et se concentra à nouveau sur l'inscription. Elle la lut, puis sortit de son sac une petite Bible qu'elle portait sur elle — un de ses trésors. Elle chercha quelque chose dans l'Ancien Testament, et à cet instant, sourit ; elle fut envahie par un sentiment de paix et de calme. Son visage s'illumina. Elle remit son collier et retourna auprès de son mari.

Une fois à Buenos Aires, ils s'installèrent dans le quartier de Palermo. Pendant les premiers mois, ils vécurent dans une location jusqu'à ce qu'ils puissent acheter une maison juste à côté du quartier juif. À cette époque, Palermo et cinq autres agglomérations — Belgrano, Chacarita, Caballito, Flores, La Boca et Barracas — furent rattachées à la ville de Buenos Aires, devinrent des quartiers, et Buenos Aires fut déclarée district fédéral. Une grande ville était en train de naître, et elle le faisait avec Gabriel et Marianne comme témoins.

La métropole qu'ils découvrirent était vivante ; les milliers d'Européens qui avaient traversé l'Atlantique n'étaient pas étrangers à cette atmosphère. Les rues principales étaient animées, et sur la place Victoria, il était courant de voir des garçons avec des journaux sous le bras. Ils essayaient de les vendre en évitant les tramways hippomobiles, les charrettes et les calèches.

Pour un Libanais comme Gabriel, il était facile de se tenir informé de l'actualité même s'il ne parlait pas couramment l'espagnol, car dans ces années-là, un autre Libanais avait fondé à Buenos Aires la première revue en arabe du pays, Sadà al-Yunub, et presque au même moment, paraissait le premier journal arabe, Al-Subh.

La ville émergente savait aussi s'amuser et organisa pour la première fois des événements comme la Fête du Printemps ou la Parade des Fleurs. Les jours de fête, les habitants de Buenos Aires — auxquels Gabriel C. et sa femme s'identifièrent rapidement — portaient leurs plus beaux habits, les hommes en costume et chapeau melon, et les femmes en longues robes luxueuses et discrètes. Très vite, Marian et Gabriel adoptèrent le code vestimentaire de leur nouveau pays.

Buenos Aires se développait si rapidement qu'au début du XXe siècle, elle était déjà l'une des plus grandes villes du monde. Elle se développait socialement, culturellement et commercialement, et ses rues centrales, avec leurs établissements somptueux appelés cafés-restaurants et leurs confiseries luxueuses, étaient des signes évidents de la puissance de la capitale...

Les prestigieux grands magasins londoniens Harrod's voulurent s'associer à cette puissance, et ouvrirent en 1914 leur première et unique boutique en Amérique du Sud. C'était un bâtiment

imposant sur la rue Florida où tout ce qui était glamour et européen arrivait sous forme de chocolats, de bijoux, de mercerie, de décoration d'intérieur et de vêtements à la mode.

Leurs six enfants naquirent dans la maison qu'ils avaient achetée : Mitre était l'aîné, suivi de Nicolás, José, Elena, Óscar et Miguel. C'est dans cette maison familiale qu'ils créèrent leur entreprise. Gabriel C. était un calfat qualifié, et c'est pour cela qu'il était venu en Argentine, pour construire des bateaux. C'était la seule chose qu'il savait faire. C'est du moins ce qu'il pensait.

(fin du fragment du chapitre 3)

